

PREFACE

Voici les pages du journal que tint Pierre Lafue pendant plus de cinquante ans et que sa femme rend publiques, avec piété et amour.

Pour ceux qui l'approchaient souvent, il s'y révèle tel qu'il fut, avec de nouvelles preuves à l'appui. D'autres qui le connurent à la seule lecture de ses œuvres, trouveront des sujets d'intérêt dans ces notes prises « Sur le Vif ». Leur sens me paraît limpide, d'abord pour qui veut retrouver l'homme. A première vue, Pierre Lafue paraissait fragile, retenu, discret et secret. Il ne fallait pas s'y tromper ; une pudeur toute naturelle tamisait la curiosité de son intelligence et la fermeté de ses choix.

Pour mieux l'approcher, toutefois, on ne saurait isoler de ses amis. Cet apparent solitaire avait, en effet, le goût du compagnonnage, de la société de pensée, de l'entretien intime. L'abbé Vialet le sait bien, lui qui fut l'ami des années d'enfance et d'école, le voisin de terroir, attaché autant que Lafue au sol ingrat de la Lozère. L'esprit de résistance et la passion de justice sociale devaient le porter jusqu'au Parlement. Il y exerça un magistère sortant du commun. Quant à l'abbé Malmanche, attaché successivement à bon nombre de grandes paroisses parisiennes depuis Saint-Germain-des-Prés jusqu'à Saint-François-Xavier, il était de toutes les réunions, compagnon discret, fidèle, conseiller attentif.

On ne doit pas non plus séparer Lafue de son ami Henri Clouard, provincial, lui aussi, mais d'un village plus méridional. Immuable dans sa conviction royaliste et dans son attachement à l'Action Française, il tempérerait la rigueur doctrinale par des habitudes d' « anarchiste de droite », non moins inhérentes à sa nature. On lui doit une remarquable Histoire de la Littérature Française où son intelligence critique ne tombe dans aucun

parti pris. Par amitié et par vocation il se sentait lié à ce qu'il appelait, de façon gentiment pompeuse, le « salon littéraire » de Lafue. Il y retrouvait, d'ailleurs, quelques effluves du XVIII^e siècle et de la pensée voltairienne. Ce n'était, certes, pas le cas du compagnon Henri Massis, engagé dans la même doctrine que Clouard ; tranchant mais ravagé d'inquiétude et de travail, toujours prêt à s'engager, toujours prêt à quelque croisade.

L'humaniste Clouard disait « les dieux » en invoquant le ciel ; Massis ne connaissait que Dieu. Si bien que, tout compte fait, dans ce « salon » régnait un libéralisme dont Pierre Lafue assumait la responsabilité. Il faisait songer à un « bleu » de Vendée égaré parmi les « blancs » et qui, cependant, se tire assez bien d'affaire. Il est certain que le sentiment religieux ne l'avait jamais quitté. Une note trouvée dans ses papiers semble répondre aux lointains propos de son ami Clouard : « Le temps est venu, écrivait-il pour lui-même, de donner à Dieu une nouvelle grandeur. L'heure des petits dieux se termine. L'homme et Dieu doivent grandir ensemble. » Pensée peu orthodoxe, sans doute, au regard de Massis, mais assurément révélatrice de sa nature profonde.

Au nom de l'amitié, d'autres, plus que moi, seraient qualifiés pour parler de Lafue et de ce petit monde de naguère. Je pense à Francis Ambrière, à André Lang, à Jean Marin, à d'autres encore, tous fondateurs avec lui d'un de ces « dîners » réguliers où les Parisiens commentent l'événement et échangent leurs impressions. Au lendemain de la dernière guerre, lors des retrouvailles, le nôtre fut fondé. Il fallait bien lui trouver une enseigne. Qui la lui donna ? Je n'en ai plus le souvenir, toujours est-il que depuis quelque trente ans il poursuit sa mission sous le nom de « La Fleur de l'Age » ; le prétendant doit avoir quarante ans — mais pas moins — pour y accéder. Avec Louis Jouvet, Maurice Garçon, Paul Colin et bien d'autres, Lafue se rendait à ce banquet de façon fort assidue. Il s'y trouvait bien au chaud et reprenait avec délice le mot de Clemenceau : « Quand on est jeune c'est pour longtemps. » Sa gaieté naturelle se chargeait de justifier l'acte de foi.

**

Sa vraie jeunesse datait, à vrai dire, des années qui suivirent la Première Guerre mondiale. A cette époque la maison Plon crée une collection qui fait autorité. Elle prend place entre la Revue Hebdomadaire et la Revue Universelle ; elle se nomme : le Roseau d'Or. Pour ses débuts, Lafue y publie un petit livre

intitulé « La France perdue et retrouvée ». L'auteur y montre beaucoup de sincérité et quelque courage en dénonçant la « désastreuse légèreté intellectuelle de l'époque », légèreté qui, à vrai dire, ne dura pas. Il y aborde surtout une idée maîtresse, un grand dessein tendant à combler le fossé qui va s'élargissant entre deux époques du passé de la France, en un mot : dénoncer certaines théories et pratiques officielles qui mènent, selon lui à dater de la Révolution le début de l'Histoire de France.

Lafue se veut, il nous veut respectueux de tout ce qui fut et demeure la vie d'une nation. L'entreprise n'est pas simple, Maurras s'y est déjà exercé avec plus d'aveuglement ; le livre de notre ami relève moins du système et de la théorie politiques qu'il ne s'inspire de la pensée claire et toujours vivante des pages admirables qu'écrivit Renan sur ce grand sujet.

Le respect du passé, l'amour de l'histoire, qui ne sont point d'ailleurs à confondre, l'entraînent vers des travaux à la fois variés et ordonnés. Voici la vie du « Père Joseph », le grand capucin discret, écrasé de travail, toujours présent dans l'ombre du cardinal. Dieu et le Royaume sont les « premiers servis » et l'inspirent. La leçon de morale que retient Lafue, en l'occurrence, est, à vrai dire, transparente et toute à la gloire de l'« équilibre », vertu première de l'homme d'Etat, règle de vie absolue pour l'Etat lui-même.

Si d'autres ouvrages sont consacrés, par lui, aux règnes de Louis XV et de Louis XVI, c'est parce qu'il se sent très à l'aise dans le XVIII^e siècle, mais c'est aussi parce qu'il entend réhabiliter le « Bien-Aimé », louer son rôle dans la lutte opposant la monarchie centralisée au Parlement, honorer ses idées en matière de finances et de justice et glorifier son combat contre la féodalité. Ce en quoi il a raison sans que, pour autant, la Révolution fut chose faite.

••

Bien entendu une étude complète consacrée à l'œuvre de Pierre Lafue se devrait de faire une place importante à ses romans ; on y trouve des aperçus d'une grande finesse sur une société provinciale en voie de disparition, une époque marquée par la guerre, des expériences faites par une jeunesse inquiète. Ce serait sortir de mon propos. Il reste que le style de cette œuvre se retrouve dans les rendez-vous donnés au journaliste par l'historien. Lafue a le don d'écrire et de voir. Il se dégage donc aisément de l'histoire académique qu'on nous enseignait, naguère, en Sorbonne pour nous initier à la diplomatie. Son

terrain sera, plutôt, celui que nous nommons, aujourd'hui, d'une expression qui nous est venue d'Amérique : « Les relations internationales. » En ce sens les notes prises « sur le vif » représentent autant d'addenda et de post-scriptum à ses études plus académiques. Les unes, désormais, ne vont plus sans les autres.

En fin de compte, trois pays ont droit à son attention constante : l'Italie, la Russie et surtout l'Allemagne. L'Italie ? ou plutôt Mussolini et le fascisme. Retenons au passage cette confiance du Duce regardant défiler les soldats italiens en compagnie de Pierre Lafue. Ils passent sous le balcon du palais de Venise au rythme d'une musique militaire et le grand homme de glisser à son hôte : « Je n'ai pu réussir à insuffler à mon peuple un esprit vraiment militaire. »

La Russie ? ou plutôt Lénine. Depuis ses années de jeunesse, Pierre Lafue le connaît et l'a rencontré longuement et souvent sur la place de la cathédrale qui domine Lausanne ; Lénine ne l'a pas retenu. Quand il se trouve à nouveau face à face avec lui en 19..., il ne semble pas avoir l'envie de se référer aux conversations passées, peut-être, d'ailleurs, pour n'en garder que plus de liberté d'esprit. L'entretien porte rapidement sur le vaste thème de la liberté ; Lénine l'arrête par une conclusion trop facile : « Nous n'avons pas pu apporter la liberté, vous non plus. » Puis, comme les deux hommes viennent à évoquer Karl Marx, Lénine rompt le dialogue : « Marx pensait à l'Allemagne, dit-il, et non à la Russie. » Ces deux brèves échappatoires prennent toute leur valeur si l'on se reporte à une étude plus systématique que Lafue consacra, autrefois, au grand révolutionnaire sous un titre significatif : « Lénine ou le mouvement. » C'est, en effet, de cela qu'il s'agit. Pour lui, Lénine est, avant tout, un réaliste « d'abord installer le marxisme en Grande-Russie dans une région solide de l'Empire. Pour le reste, un jour viendra... » Et Lafue conclut : « Il ne va pas au réel, il l'oblige à venir à lui. » Voilà qui mène loin.

Reste l'Allemagne. Lafue la connaît bien et depuis sa jeunesse. Il lui a consacré une réflexion continuelle depuis un petit livre plein de verve et de désinvolture sur « la vie des cours allemandes au XVIII^e siècle », depuis, aussi, une vie de Frédéric II, jusqu'à une grande Histoire de l'Allemagne. Je ne veux pas davantage gâcher, chez le lecteur, le plaisir de la découverte, mais dans les pages qui suivent on trouvera plusieurs ajouts à cette histoire. Notamment le récit de la descente aux enfers qu'il fit en compagnie de la jeunesse alle-

mande, au lendemain de la défaite de 1918. Il s'agit de pages saisissantes et d'un accent désespéré.

Nul mieux que Lafue ne connaît les différentes mixtures qui sont sorties des chaudières des sorcières allemandes au cours de l'après-guerre jusqu'à l'arrivée du Héros. Relisons les chapitres de l'Histoire de l'Allemagne en y joignant des propos et des épisodes qui apportent autant de clartés supplémentaires. Retenons le récit de sa conversation avec le Chancelier Adenauer, et surtout la fin. Les deux hommes viennent de parler de l'Europe, mais non pas sous une forme abstraite comme on croit devoir le faire si souvent. Ils savent bien que la force concrète de l'Allemagne vient de son application au travail et de son esprit d'entreprise. Au soir de cette journée de janvier 1956, Lafue relève ce qu'il appelle le « surprenant réalisme d'Adenauer ». Il ajoute : « Vient-il de Pferdemenges... ? » C'est là le nom d'un des nombreux conseillers économiques qui entouraient Adenauer et dont il écoutait les avis. Le point d'interrogation est de trop ; Lafue le sait bien aussi.

Tout au long de ces pages, le goût de la découverte le porte, avant tout, vers les hommes ; il s'attache à faire apparaître, selon une heureuse expression qui lui est propre « la partie cachée de l'iceberg », bien cachée, en effet, quand il s'agit, par exemple, de Georges Mandel qu'il a connu de près. Par ailleurs, ce sont moins les constantes d'un caractère qui le touchent, que le dualisme existant à l'état naturel dans le même personnage.

Il rencontre Marcel Proust. Celui-ci s'est retiré du monde et réfugié dans un funèbre silence. Avidé de ressusciter le passé, il est entré dans une course de vitesse avec la mort. Sur le seuil de sa chambre il résume, à l'intention de son visiteur, le sens de son effort en une phrase admirable : « Il s'agit de l'histoire réussie d'une vie ratée. » De même le redoutable observateur perçoit-il le combat qui se livre chez le même homme entre deux personnages. Retenons un Maurice Barrès grinçant et tout fabriqué, recherchant la synthèse et l'accord entre sa jeunesse anarchique et sa vieillesse nationaliste ; ou un Charles Maurras fondant sa politique sur l'histoire et affichant, dans le même temps, un superbe mépris pour le fait historique.

Mais il me faut m'arrêter ici. La seule mission que je m'étais donnée, je me dois de la respecter. J'ai tenté d'évoquer l'ami disparu et j'ai voulu convier ceux qui vont tourner ces pages, à lire et à relire Pierre Lafue.

LOUIS JOXE.